

Fratelli tutti : moins politique que radicalement évangélique

René Poujol (<https://www.renepoujol.fr>)

La nouvelle encyclique du pape François se veut appel « en raison » à la fraternité universelle comme alternative au chaos.

« Fratelli tutti » écrivait Saint François d'Assise en s'adressant à tous ses frères et sœurs pour leur proposer un mode de vie au goût de l'Évangile ». La première phrase de la nouvelle encyclique signée le 3 octobre à Assise par le pape François devrait pouvoir faire tomber la vaine polémique engagée par certains qui lui reprochent déjà de ne pas avoir titré « frères et sœurs » pour honorer la part féminine de l'humanité. Le principal intérêt de cette formulation est qu'elle situe très précisément le propos du texte : vivre la fraternité selon les préceptes de l'Évangile. D'abord parce que nous sommes tous des enfants de Dieu voire simplement « des enfants de cette même terre qui nous abrite tous » quelles que soient nos appartenances ou nos croyances, donc frères et sœurs. Ensuite, parce que seule la fraternité peut sauver, demain, l'humanité, dans le contexte des menaces de tous ordres qui pèsent sur notre « maison commune », nos sociétés et notre avenir. Une parole prophétique dans sa radicalité, déjà contestée par certains.

La troisième encyclique du pape François (1) a donc été signée le 3 octobre à Assise et rendue publique le lendemain. Il s'agit d'un texte riche, foisonnant, d'une lecture aisée. Dans ce document structuré, présenté comme « encyclique sociale » le pape reprend nombre d'idées qui lui sont chères, déjà développées au cours des sept années de son pontificat et qui trouvent là une forme de cohérence. Un texte [qu'il faut prendre le temps de lire](#), mon propos n'étant pas d'en faire une présentation exhaustive. Il existe dans la presse des articles fort bien faits qui remplissent déjà cette fonction (je pense notamment à ceux de [la Vie](#) ou de [la Croix](#)). Il me semble plus important, ici, de mettre ce texte en perspective et de formuler quelques-uns des questionnements qu'il peut susciter.

Les sentiment d'appartenance à une même humanité s'affaiblissent

Notre monde va mal ! Ce fond de tableau était déjà celui de son encyclique précédente Laudato si' sur la sauvegarde de la maison commune. Inutile de s'attarder exagérément sur les attendus de ce jugement que chacun peut faire sien : rêves brisés (unité européenne), recul de la coopération internationale, conflits anachroniques, replis nationalistes, obsession de la compétitivité, exclusion des plus faibles, creusement des inégalités, désintérêt pour le bien commun, menaces sur l'environnement et la biodiversité, gaspillage des ressources non renouvelables de la planète... « Dans le monde d'aujourd'hui, les sentiments d'appartenance à la même humanité s'affaiblissent et le rêve de construire ensemble la justice ainsi que la paix semble être une utopie d'un autre temps. »

La doctrine sociale de l'Église : rien d'autre !

C'est contre ce défaitisme que s'élève le pape François. « On peut aspirer à une planète qui assure terre, toit et travail à tous. C'est le vrai chemin de la paix. » (...) « Reconnaître chaque être humain comme un frère ou une sœur et chercher une amitié sociale qui intègre tout le monde ne sont pas de simples utopies. » En préciser les chemins est le propos essentiel de l'encyclique. Contrairement aux premiers procès qui commencent à fleurir ici et là, rien de

révolutionnaire dans ce texte qui reformule, avec ses mots à lui, les principes essentiels de la [doctrine sociale de l'Eglise](#), dans le prolongement de ses prédécesseurs : destination universelle des biens, dignité inaliénable de toute personne, défense du bien commun, solidarité, charité, attention préférentielle aux plus pauvres, participation, subsidiarité... Autant d'exigences parfois bafouées.

Un texte « trop politique » qui s'écarterait de la simple charité évangélique, dénoncent certains. Et pourtant ! « Un individu peut aider une personne dans le besoin mais lorsqu'il s'associe à d'autres pour créer des processus sociaux de fraternité et de justice, pour tous, il entre dans le champ de la plus grande charité, la charité politique. » Scandaleuse audace bergolienne ? Le texte, cité dans l'encyclique, est de Pie XI, et date de 1927 (2). D'où l'on pourrait tirer cette définition de la solidarité nécessaire à la cohésion de la famille humaine : « C'est lutter contre les causes structurelles de la pauvreté, de l'inégalité, du manque de travail, de terre et de logement, de la négation des droits sociaux et du travail. C'est faire face aux effets destructeurs de l'Empire de l'argent. »

Le bon samaritain comme icône de la fraternité

Au cœur de l'encyclique, le pape François offre une magnifique méditation sur la [parabole du Bon Samaritain](#), tirée de l'Evangile de Luc. Beaucoup, même non pratiquants, ont ce court récit en mémoire, tant il fait – encore – partie de notre culture commune. Bien évidemment, le pape met en exergue la « morale » habituellement tirée de ce texte : les prêtres se détournent de l'homme blessé là où l'étranger sait se montrer compatissant. « Ceux qui disent ne pas croire peuvent accomplir la volonté de Dieu mieux que les croyants »

Le plus bouleversant est ailleurs : dans cette mise en évidence que chacun de nous – et sans doute chacune de nos communautés ou de nos nations – est tour à tour : l'homme blessé qui gît sur le bord du chemin, le brigand qui l'a agressé, le prêtre et le lévite qui ne veulent pas voir et le bon samaritain qui prend soin de l'autre. « Que d'autres continuent de penser à la politique ou à l'économie pour leurs jeux de pouvoir. Quant à nous, promouvons le bien et mettons nous au service du bien. » Vous avez dit : politique ?

Les mêmes dénonciations que Jean-Paul II ou Benoît XVI

Néanmoins, comme on pouvait s'y attendre, le texte n'est pas tendre pour la globalisation « ce faux rêve universaliste », les impasses du libéralisme économique dont « la notion magique du ruissellement » ou la non remise en cause, après la crise financière de 2007-2008 de « critères obsolètes qui continuent de régir le monde. » Pas tendre non plus pour les populismes qui ignorent « la légitimité de la notion de peuple » se traduisent par « un mépris des faibles » qu'ils « utilisent de façon démagogique à leurs fins ou sous des formes libérales au service des intérêts économiques des puissants. » Pas tendre davantage pour les dérives de l'individualisme : « Si le droit de chacun n'est pas ordonné au bien plus grand, il finit par se concevoir comme sans limites et par conséquent devenir source de conflits et de violences ».

De même, réaffirme-t-il une nouvelle fois « le droit de tout homme à ne pas migrer » et donc le devoir concomitant de la communauté internationale de lui permettre de se construire un avenir là où il vit. Il souligne, pour chacun de nos pays, le « double devoir moral de protéger les droits de ses propres citoyens et celui de garantir l'assistance et l'accueil des migrants ». D'où son invitation à « Construire des villes et des pays qui, tout en conservant leurs identités culturelles et religieuses respectives, soient ouvertes aux différences et sachent les valoriser sous le signe de la fraternité humaine. » Ce faisant, une fois encore, en quoi diffère-il de

l'enseignement de ses prédécesseurs Benoît XVI ou Jean-Paul II dont certains, il est vrai, préfèrent ne retenir que l'insistance sur les questions d'éthique, de morale privée sexuelle ou conjugale.

Deux questions surgies de l'encyclique

Si le pape François entend, dans ce texte, « présenter quelques pistes d'action », ce n'est pas en négation de la juste autonomie des Etats. A eux de trancher les arbitrages économiques, les politiques d'armement, la part de souveraineté transférée aux organisations internationales... Mais cette encyclique qui ne s'adresse pas, comme c'était jadis la tradition, aux seuls évêques ni aux seuls catholiques mais, selon une pratique inaugurée par Jean XXIII, à tous les hommes et femmes de bonne volonté, se doit d'assumer le risque du dialogue auquel d'ailleurs elle invite. Dès lors, deux questions me semblent surgir, parmi d'autres. L'une interpelle le magistère de l'Eglise catholique, l'autre nos sociétés sécularisées où la présence chrétienne se fait minoritaire.

Reprenant un passage de *Laudato si'*, le pape François se fait insistant : « La grande question, c'est le travail » Il s'explique : « Aider les pauvres avec de l'argent doit toujours être une solution provisoire pour affronter des urgences. Le grand objectif devrait toujours être de leur permettre d'avoir une vie digne par le travail. » Une donnée constante du Magistère qui semble ne pas intégrer les réflexions contemporaines, ou des chrétiens sont engagés, sur le concept de « revenu universel ». Or, le pape écrit par ailleurs, citant son discours au Corps diplomatique de janvier 2015 : « Il n'existe pas pire pauvreté que celle qui prive du travail et de la dignité du travail. » Ce à quoi les tenants d'une telle réforme répliquent que précisément c'est la pauvreté qui « prive du travail » et la levée de la pauvreté qui rendrait possible l'accès au travail et à sa dignité. Il n'est pas lieu d'engager, ici, un débat complexe. Tout au moins peut-on suggérer l'hypothèse d'une nécessaire actualisation de la réflexion de l'Eglise catholique sur cette réalité mouvante et éclatée du travail.

La seconde question, à destination de la société civile d'un pays comme le nôtre, surgit de la réflexion « centrale » du pape François selon lequel il n'y a pas de fraternité possible sans référence à une commune paternité. « Chercher Dieu d'un cœur sincère, à condition de ne pas l'utiliser à nos intérêts idéologiques ou d'ordre pratique, nous aide à nous reconnaître comme des compagnons de route, vraiment frères. » Benoît XVI ne disait pas autre chose dans son [discours aux Bernardins](#) le 12 septembre 2008 : « Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme » Notre société civile peut-elle à la fois se réjouir de la portée prophétique de l'encyclique *Laudato si'* et, sans doute, aujourd'hui, de cet appel à la fraternité universelle comme seule alternative à la catastrophe, tout en refusant aux religions établies – laïcité oblige – de partager dans le débat public la richesse de leur sagesse multiséculaire ? « Nous voulons être une Eglise qui sort de ses temples, de ses sacristies, pour accompagner la vie, soutenir l'espérance (...) établir des ponts, abattre les murs, semer la réconciliation. »

Dialogue des religions au temps des croisades

J'ai déjà dit les critiques, parfois haineuses, qui commencent à fleurir dans certains milieux catholiques à propos de cette encyclique. Comme cette idée récurrente qu'une nouvelle « encyclique sociale » serait, déjà, passer à côté de l'essentiel de la mission du successeur de Pierre : confirmer ses frères dans la foi. Comme si le christianisme n'était pas une religion de l'incarnation. Mais on sent bien que pour certains c'est l'esprit même du Concile Vatican II,

dont François a fait la trame de son pontificat, qui est à nouveau réfuté. Comment accepter cette idée même d'un dialogue, auquel invite le pape, pouvant déboucher sur une synthèse dépassant les positions de chacun, sauf à considérer que l'Eglise n'est pas détentrice de la vérité ? Comment imaginer un « cheminement commun vers la vérité » autrement que par la conversion de tous à la vraie foi ? Comment considérer comme faisant partie du magistère authentique de l'Eglise catholique, une encyclique qui, comme la précédente, reste ouverte, laisse entendre que, l'Eglise n'a pas réponse à tout et qu'elle veut cheminer et dialoguer avec le monde où elle est appelée à témoigner de l'Évangile ?

C'est à dessein que le pape François évoque, en ouverture de son encyclique, la visite de François d'Assise au sultan d'Égypte, en 1219 à Damiette, en pleine période des croisades. Comme pour mieux souligner l'importance symbolique de sa propre visite au Grand Imam d'Al Azhar, Ahmad Al-Tayeb, à Abou Dhabi, le 4 février 2019, dans un contexte géopolitique de quasi « croisade islamiste ». Et le poids de leur déclaration commune, précisément sur « la fraternité humaine » où il est rappelé que Dieu « a créé tous les êtres humains égaux en droits, en devoirs et en dignité et les a appelés à coexister comme des frères entre eux. » Et François de conclure : « Il y a des croyants qui pensent que leur grandeur réside dans l'imposition de leurs idéologies aux autres, ou dans la défense violente de la vérité, ou encore dans de grandes manifestations de force. Nous, croyants, nous devons tous le reconnaître : l'amour passe en premier (...) le plus grand danger, c'est de ne pas aimer. »

1. Fratelli tutti succède à Laudato si' publiée en juin 2015, elle-même précédée de Lumen fidei (juin 2013) où le pape François avait repris et complété le texte élaboré par Benoît XVI en clôture de l'année de la foi.
2. Pie XI, discours à la Fédération Universitaire Catholique Italienne, 18 décembre 1927. Encyclique n°180.

René Pujol, 7 octobre 2020 (<https://www.renepujol.fr>)